



LES ARBRES

Platanes, marronniers, sycomores étiques
Lèvent leurs bras lassés dans le ciel de Paris
Où le souffle mauvais qui descend des toits gris
Bégaie en leurs rameaux ses lugubres cantiques.

On n'y voit pas saillir comme aux arbres rustiques
La sève à frais parfum : tous ses flots sont taris ;
Point de nids, les moineaux n'y trouvent plus d'abris
Et préfèrent s'ébattre aux porches des boutiques.

Dès qu'en son cours tardif le printemps a remis
Sa parure vert-tendre au front de chaque allée,
L'automne vêt de deuil ces troncs mal affermis

Qui pleurent à jamais la saison envolée,
Lamentables, n'ayant même pas pour amis
Les souffrants dont ils sont l'image désolée.

Amis & Estime

Paris, janvier 1891.

MŒURS ET PAYSAGE



NE fort jolie paroisse de l'île
d'Orléans fut, l'année der-
nière, celle de notre choix
pour y passer l'été Poétique,
délicieux, pittoresque coin
de terre que cette île ! Nous
étions haut perchés sur la
côte, dans une vieille maison
très longue, très basse, toute
lézardée, avec de minuscules
vitres aux fenêtres ; juste
de quoi risquer un œil. Mais

bah ! que font aux pay-
ann's les petites vitres !
n'ont elles pas la ressource de *regarder pardessus
la clôture* ? Devant la maison, on cultive des fleurs
sur un sol légèrement en pente "jardin suspendu,
accroché à la montagne". La terre fait ensuite
une chute considérable, et des arbres de tout
genre sortent de là, comme les canons d'une cita-
delle. Le chemin, quelques broussailles, une plage
étroite et le fleuve St-Laurent ; belle était la per-
spective. Le feuillage dissimulant nos voisins per-
mettait une illusion : celle de nous croire les seuls
insulaires.

Et vraiment, je me sentis parfois des vellétés
de châtelaine. Avec un petit effort d'imagination,
je pris les cheminées pour des tourelles ; et les
cartes de mode, pendues aux murs de la chambre,
pour les tableaux de maîtres de ma galerie.

Et le clair de lune sur tout cela ; et le St-Lau-
rent semblable à un ruban bleu reliant entre elles
l'île et Beaumont ; et des nacelles, toutes voiles au
vent, fuyant à tire d'ailes, comme de beaux oiseaux
impatiens d'arriver au nid de leurs amours. Et
les feux follets, et le rossignol gazouillant sous la
feuillée. Il n'en faut pas plus à une jeune fille
pour faire naître ses réflexions, pour provoquer une
visite au profond de son cœur. Et c'est là qu'elle
y découvre un abîme insondable. Le cœur de la
femme, véritable tonneau des Danaïdes, en ce sens
qu'il ne se remplit pas, éprouve un immense besoin
d'aimer, se sent une puissance infinie de dévoue-
ment. Et, devant le spectacle grandiose de la na-
ture, se trouve, étrange contradiction, bien peu de
chose : tant est grand parfois en nous le sentiment
de notre petitesse.

Les fleurs observent et pensent, je l'affirme. Les
plus sentimentales répondent à mes aspirations
par des caresses à leurs voisines ; les expérimen-
tées risaient sous cape, les vilaines !... Halte là
Marie Laure... Comment, vas-tu impunément
donner ainsi, le meilleur de toi-même ? Garde ces
épanchements pour ton amoureux, si jamais tu en
as un. Ceux qui ont eu le pied assez léger pour
marcher avec moi parmi les fleurettes, et l'âme

lestée d'assez de poésie pour s'élever jusqu'à l'astre
des nuits, voudront bien redescendre s'il vous plaît,
jetons du lest le plus possible, il nous sera désor-
mais inutile.

* *

On fait la noce chez nos hôtes, et nous en
sommes bien entendu. C'est leur quatrième fille
que vont marier ces bonnes gens. Tous les prépa-
ratifs, sont terminés, les tables dressées. Ah ! je
le crois sans peine qu'elles le sont : depuis quatre
heures du matin les coups de marteau retentissent
à mes oreilles. On arrive de partout ; les beaux-
frères, les sœurs avec leurs marmots. On s'em-
brasse, et, dans son ardeur, le mari—tout de noir
habillé, comme le page de madame—embrasse une
de mes amies que j'ai fait venir pour la circons-
tance.

La messe est terminée. Les nouveaux époux
sont radieux : elle, sous son blanc et antique cha-
peau, seul trait de sa toilette digne de remarque.
On danse avant le repas. Ceux qui ne dansent pas
regardent, assis sur les lits, les coffres, dans une
espèce d'échelle servant d'escalier. La danse est
tout ce qu'il y a de plus gracieux, croyez le ; j'y ai
pris part et fus toute honteuse de m'en tirer si mal

Il faut sacrifier le plaisir des jambes à celui non
moins attrayant de satisfaire un appétit aiguïlé.

—Tout le monde à table, les mariés en tête,
crie le bonhomme.

Et il en fit le tour avec une carafe et des verres,
offrant à tous du *fort* ou du *faible*. Comme je pris
du *faible*, je ne puis vous renseigner sur le *fort*.
Ce que j'avalai, moi, était une manière de vin.
Viennent ensuite les viandes : mouton, côtelettes
rôties, pommes de terre frites ; tel était le
contenu d'immenses assiettes creuses. Comme
entre mets, un bol de thé. Au dessert, grande va-
riété de gâteaux, servis cette fois sur d'immenses
assiettes plates. Nous offrîmes quelques dou-
ceurs, pour être agréables, que tous regardèrent
sans oser en connaître le goût. "Ce sont les de-
moiselles" se chuchotaient-ils à l'oreille.

Le moment psychologique est venu : les chan-
sons de circonstance. Madame la mariée chante
la sienne, la voix émue, les larmes aux yeux. La
voici dans sa touchante simplicité :

J'ai du bonheur aujourd'hui
D'avoir épousé un mari ;
Qu'il est beau, qu'il est aimable.
Je crois bien qu'il est parfait
Il ne sera pas assez cruel
Pour m'y faire verser des pleurs.

C'est le jour de la partance,
Faut dire adieu à ses parents :
Adieu père adieu mère,
Adieu donc mes plus beaux jours,
La compagnie de la table,
Aussi les gens de la maison,
Qu'on m'y verse de cette liqueur
À la santé de mon époux.

Et cette autre chantée par un invité :

"Le lendemain des noces a fallu faire son paquet,
"En regardant la porte avec un grand regret.
"Grand Dieu ! je la regrette encore l'endroit de ma
[naissance.
"Moi qui y a eu tant de plaisir et tant de jouissance."

Ce qui précède me porte à faire une comparai-
son. Pendant que les époux mondains se font
illusion, croient marcher sur des roses, juste au
moment où ils entrent à pieds joints dans la vie
réelle—sentier agreste et épineux dont la doulou-
reuse ascension se fait à l'aide des rares bonheurs
du mariage—les paysans, sans notre éducation—
éducation qui a le plus souvent pour effet d'émou-
ser le caractère et de fausser le jugement—sentent
d'instinct qu'il faut peiner, souffrir, payer de sa-
crifices ce pauvre bonheur terrestre. Chrétiens de
fait, pendant que le plus souvent nous le sommes
de nom seulement ; la beauté du but leur fait ou-
blier les fatigues du chemin.

Je passais sous silence un fait remarquable. Un
mendiant vint tendre la main en demandant l'o-
bole à tout ce monde heureux. Sa pauvre cas-
quette fit le tour de la table. Et, cette fois, ce
fut le *faible* recevant du *fort* ; si tant est que l'ar-
gent a une puissance à nulle autre pareille...

Après s'être grisé de bons mets, de bonnes chan-
sons, on s'en fut se griser de bon air, des suaves
exhalaisons de la nature entière, coquettement
parée pour ce grand jour... Les couples allèrent,
allèrent... qui au jardin, qui dans un petit bois,
qui sous un arbre magnifique donnant sur la côte.
Et moi je m'enfuis, "seullette, revasser dans le
buisson," jalouse un peu du bonheur de ces braves
gens.

* *

J'ajoute ici une poésie canadienne, probable-
ment la seule, qui ait été faite au dix-septième
siècle. Inutile de vous dire que je la tiens d'un de
mes proches. Je ne sais pas de gens assez désin-
térés-és pour se départir d'un tel bijou en faveur
d'un étranger.

Bonne vie
Bonne chère
Bonne joye
Bonne fin.

Pour vivre heureux et sans chagrin,
Pour bannir de nous tout soucy,
Faisons la cour à de bon vin
Et le disons à nostre amy.

La bonne chère ne sert de guerre
Si l'on n'est point accompagné,
Et l'on croit qu'elle est entière
Quand on boit à sa santé.

Cette poésie a été trouvée sur le commencement
d'une page de procédure judiciaire des Trois-Ri-
vières, en date du 16 août 1672. En chantant la
bonne chère et le bon vin, le poète chantait aussi
l'amitié ; il devait donc avoir un bon cœur.

Marie Laure

NOS GRAVURES

CHARLES GOUNOD

Ce célèbre compositeur est né à Paris, en 1818.

Il personnifie, par sa musique gracieuse et pas-
sionnée, l'esprit français, comme Wagner et Verdi
ont personifié le premier l'Allemagne, et le se-
cond l'Italie.

Gounod, cependant, a subi l'influence alle-
mande ; Mozart, Weber, Palestrina, Beethoven,
Schubert et Wagner lui-même sont les auteurs
qu'il aime et préfère jusqu'à s'assimiler, mais non
imiter, leurs beautés et leur caractère ; c'est pour-
quoi l'on a dit que la musique de Gounod était
toute d'éclectisme.

De cette assimilation grandiose, la personnalité
de ce grand musicien français se dégage pleine
d'originalité et de puissance ; il est dans le prin-
cipe l'élève de plusieurs et de fait le maître de
tous.

Gœthe a écrit : "Toutes les grandes idées ont
déjà été pensées ; il s'agit de les repenser."

Gounod a fait ainsi ; il est devenu le plus grand
et le plus personnel des repenseurs de l'idée musi-
cale.

Deux autres influences ont servi encore à don-
ner à la musique de l'auteur de Faust cette per-
fection, ce goût et ce caractère mystique qui cap-
tivent : l'influence littéraire et l'influence reli-
gieuse.

Bachelier en lettres à seize ans, il eut l'idée alors
de mettre en musique la prose de *Georges Dandin*,
de Racine, et *le Médecin malgré lui*, de Molière.
Gounod réussit d'une manière merveilleuse, mal-
gré les nombreuses difficultés de l'entreprise.

Le soin qu'il a toujours apporté à ses études lit-
téraires lui ont assurés bien des succès et lui a
donné même dans la suite une place prépondé-
rante parmi les lettrés.

Prix de Rome en 1839, Gounod passa trois an-
nées dans la ville éternelle ; là il connut Laco-
rdaire et se prit d'enthousiasme et d'admiration
pour cette noble figure, cet orateur éloquent dont
la France s'honore.